

qui ne se distinguent, ni par leur tendance à une clarté purement logique, ni par le besoin qu'elles auraient d'être modifiées les unes en vue des autres ; elles sont caractérisées par un certain jugement d'approbation ou d'improbation qui en est inséparable. La certitude de ce jugement est immédiate ; il a pour base la conscience même ; il est l'expression d'une décision spontanée du sens intime. L'ensemble des notions qui rentrent dans ce domaine constitue ce que les disciples de Herbart appellent l'*esthétique*. Dans son application, cette partie de la philosophie donne naissance à une série de sciences pratiques qui enseignent l'art difficile de produire ce qui réveille exclusivement des sentiments d'approbation. La plus importante de ces doctrines pratiques, l'éthique, ne se distingue des sciences qui lui sont ainsi cordonnées et de l'esthétique théorique elle-même, que par le caractère de nécessité morale dont sont empreintes les règles qu'elle prescrit à notre activité.

Deux opuscules de DROBISCH et de HARTENSTEIN, écrits, l'un pour aider le lecteur à s'orienter dans le système de Herbart, l'autre pour rectifier de faux rapports, et pour combattre des appréciations défavorables de cette même doctrine, exposent avec lucidité ces notions générales, et bien d'autres propres à préparer à l'étude détaillée de cette théorie.

Il nous sera permis de regretter que la troisième partie du système herbartien porte un nom auquel on est accoutumé d'attacher une signification beaucoup plus restreinte. Pécher contre l'usage universel de la langue, c'est entourer de difficultés inutiles l'exposition de sa pensée, et par là même donner lieu à une foule de malentendus semblables à ceux qui n'ont pas manqué de se produire dans le cas dont nous parlons. D'ailleurs, l'esthétique proprement dite, ou la théorie du beau, mérite plutôt une place secondaire dans le système des connaissances philosophiques. L'ancienne division établie